



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KJ

1853

NEDL TRANSFER



HN 5VBN 0

KJ 1853



Harvard College Library

THE GIFT OF

N POTTER

1889

Digitized by Google



sh.

James Z. Bell





*A mon ami Duane Cécile  
Victor Mabilly*

## **LES CIGARETTES.**



Paris.—Typ. de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

0

LES

# CIGARETTES

POÉSIES

PAR

VICTOR MABILLE.



• LES CIGARETTES. — LES SONGES CREUX.

LES CHANSONNETTES. — LES QUARANTE FAUTEUILS.



PARIS,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

10, RUE RICHELIEU, ET PALAIS-ROYAL. 215.

—  
1853

KJ 1853

~~4-54-57-82~~

**HARVARD COLLEGE LIBRARY**  
**GIFT OF**  
**ALFRED CLAGHORN POTTER**  
**DEC. 15, 1913**

1338

# **LES CIGARETTES.**



# LES CIGARETTES.



AU LECTEUR.

Je n'ai de barbe qu'à ma plume  
Et j'ai déjà fait un marmot !  
Mais, en amour, l'âge est un mot :  
Le fer est chaud, on bat l'enclume.

S'il n'est pas beau, s'il n'est pas fort,  
Il est né viable, j'espère ;  
J'en juge avec mon cœur de père :  
Le temps me dira si j'eus tort.

## II.

A tout métier l'on s'acoutume,  
J'en ai fait un, j'en ferai deux ;  
Le second, je le ferai mieux ;  
Car mon marmot c'est ce volume !

Il est sorti de mon cervcau,  
Comme Minerve d'une cuisse,  
Une pipe fut sa nourrice,  
Une b'ague fut son berceau !

---

A VICTOR HUGO.

-CO-

## QUE J'EN AI VU CASSER.

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

*Les Orientales.*

Que j'en ai vu casser... de pipes culottées !  
C'est le destin ; — il faut en déplorer les lois.  
Ses plus douces faveurs sont toujours frelatées ,  
Et de ses durs arrêts ne sont pas exemptées  
Les bouffardes des rois !



Il faut voir en naissant la fleur étiolée ;  
Quatre sous de tabac ne durent qu'un instant ;  
Le bourgeon rougissant meurt sous la giboulée ;  
On ne casse jamais une pipe brûlée,  
Mais la pipe qu'on aimait tant !

Oui, c'est la vie. — Après le jour l'ombre inhumaine ;  
L'eau fade et sans couleur après le blond cognac.  
Autour d'un punch en flamme on siège une douzaine ;  
Mais plus d'un convié laisse sa blague pleine,  
Hélas ! et fume sans tabac.

## II

Que j'en ai vu casser ! — l'une de porcelaine,  
L'autre de cèdre gris, ou d'ivoire d'Ophir,  
L'autre de cornaline au tube de baleine ;  
Et leur âme, en fuyant comme un léger phalène,  
Ouvrait ses ailes de saphir.

L'une, dans un accès de lubrique délire,  
S'échappa de ma bouche avec un mot d'amour ;  
L'autre trompa ma lèvre au milieu d'un sourire ;  
Une autre en se brisant comme un chant sur la lyre,  
Vibra sur le grès de ma cour.

Toutes frêles enfants, sitôt mortes que nées,  
Urnes d'Éliézer qu'aimaient nos Rébeccas,  
Pour un divin parfum corolles façonnées,  
Belges aux flancs polis, Françaises couronnées,  
Gargoulis monstre des Incas.

## III

Une surtout ! — c'était une pipe espagnole :  
Long tuyau de santal aux arabesques d'or.  
Un sein noir et luisant comme un sein de créole ;  
Et le collier de jais et la brune auréole  
Des madones de Peñasflor.

Qu'elle était belle à voir dans sa robe d'ébène,  
Aux reflets nuancés, aux plis capricieux !  
Un doux suc pénétrait sa poitrine africaine,  
Et, de sa bouche en feu, montait sa chaude haleine,  
Comme un saint parfum, vers 'es cieux.

C'est moi qui l'avais prise en sa beauté native,  
C'est moi qui soulevai son voilé de pudeur ;  
C'est ma lèvre, en passant, amoureuse et lascive,  
Qui, par de chauds baisers, de sa gorge naïve,  
Avait coloré la blancheur.

Je lui disais : Enfant, tu seras ma maîtresse ;  
Le premier j'ai cueilli la fleur de ta beauté,  
Nous vieillirons tous deux de la même vieillesse ;  
Ton amant veut avoir ta dernière caresse  
Comme il eut ta virginité.

## IV

Mais on la fumait trop. — C'est ce qui l'a tuée !  
Près d'elle le hachi n'eut pas eu de saveur ;  
Mon âme à ses parfums s'était habituée,  
Et toute autre n'était qu'une prostituée  
Près de la vierge de mon cœur.

Mais on la fumait trop. — C'en était une fête !  
On la bourrait cent fois ; cent fois on la fumait.  
En dépit du maïlle et de la cigarette,  
Des lèvres de jeune homme aux lèvres de lorette,  
De bouche en bouche on la passait.

Il est beau d'aspirer des vapeurs enivrantes,  
De sentir, en fumant, ses sens multipliés !  
Et, suivant du regard les vagues odorantes,  
De rêver que l'on a cent mille francs de rentes,  
Et que nos vers sont publiés.

## V

Quel triste lendemain laisse la folle org'e !  
Adieu les rêves d'or, les mensonges ailés !  
Quand, aux derniers reflets de la pâ'e bougie,  
Le fumeur n'aperçoit, sous la table rougie,  
Que sa pipe aux flancs mutilés !

Ainsi, mon doux trésor, ainsi tu t'es cassée !  
Cassée en un festin qui nous mit tous en deuil.  
Mais ta cendre, au matin, par moi fut ramassée,  
Ma main t'ensevelit, ma belle trépassée,  
Et cette blague est ton cercueil !

---

A UNE DAME QUI... DONT... ET A LAQUELLE...



## PHILOSOPHIE.

Vous dites que mon cœur n'est pas fait pour l'amour,  
Qu'il ne battra jamais à l'unisson d'un autre ;  
Qu'il ne sent pas le prix et les charmes du vôtre,  
Et qu'aux femmes de rien je vais faisant la cour.

Vous avez bien raison. Près des femmes honnêtes  
Je n'ai jamais brûlé que d'un feu maladroit ;  
Elles ont tant d'esprit, qu'elles se croient le droit  
De ne montrer en fait de beautés que leurs têtes.

Pour moi les amoureux du genre clignoiant  
Sont, je vous l'avourai, d'insipides modèles ;  
Faut-il perdre son temps à jouer des prunelles,  
Quand l'âge des désirs s'enfuit tambour battant ?

Que veulent après tout les dames vertueuses ?  
De stériles transports ? des soupirs éventés ?  
Mais si l'on ne montrait pas d'autres qualités !  
Ces dames à coup sûr ne seraient pas heureuses !

Je conçois la douceur des plaisirs défendus,  
Les mamans, les époux, sont bons à quelque chose :  
Mais, souffle un peu de vent sous la porte mal c'oûée,  
Et voilà par la peur nos baisers suspendus !

Et puis, que voulez-vous qu'on courtise sur terre ?

Les vierges ? mais le monde honnit le séducteur.

Les femmes ? mais la loi réprouve l'adultère.

Les filles ? mais alors vous me trouvez sans cœur.

J'en conclus, moi qui veux en user à mon aise,

Que vingt francs en écus valent un louis d'or ;

Que si causer est bien, agir est mieux encor,

Et qu'un lit pour tous deux est meilleur qu'une chaise.

---





## **LES DIX COMMANDEMENTS.**

-co-

**Un seul tabac adoreras,  
Le caporal, uniquement.  
Le cigare ne fumeras ;  
Mais bien la pipe seulement.  
Tes bouffardes n'achèteras  
Qu'à dix centimes simplement.  
Toi-même les culotteras,  
Sans procédés, tout bonnement.**

Pipe d'autrui ne casseras,  
Ni la tieune conséquemment.  
Ton brûlot tu ne prêteras  
Qu'à tes amis, à bon escient.  
A lui tu ne préféreras  
Que ta femme, mais rarement.  
La carotte cu'tiveras,  
Mais de tabac, pas autrement.  
Le moins possible cracheras  
Afin de vivre longuement.  
Et tous les soirs mes vers liras  
Pour t'endormir profondément.

---

## L'ALLUMETTE.

Fiat lux et lux facta est.

*Genèse.*

Je suis l'Allumette  
A l'œil pétillant,  
Qui dans l'ombre jette  
Mon regard brillant.  
Je suis Mélusine  
Dont la taille fine  
Glisse entre les doigts,  
Et dont la voix grêle,  
Comme une crécelle,  
En grincant, appelle  
Les esprits du bois.

Je donne son âme  
Au feu transparent ;  
Je donne à la flamme  
Son aile d'argent.  
Je suis la sorcière  
Qui de la lumière  
Garde le trésor ;  
Et, sur toute chose,  
Mon doigt brûlant pose  
Un farfadet rose  
Au corsage d'or.

Comme le vampire  
Le rouge magot,  
Je suce et déchire  
Le tendre fagot.  
Ma lèvre altérée  
Boit l'huile épurée  
Des lampes d'airain ;  
Et ma dent entaille  
La verte broussaille  
Ou la blonde écaille  
Des pommes de pin.

Par moi la bougie  
Dresse au chandelier  
La crête rougie  
De son blanc cimier ;  
Et quand ma baguette  
A fait sur sa tête  
Surgir un fanal ;  
On voit la coquette  
Mirer son aigrette  
Dans sa collerette  
Aux plis de cristal.

De mon étincelle  
J'allume, sans choix,  
La molle chandelle,  
La torche de poix ;  
La sourde lanterne  
A l'œil borgne et terne,  
Le quinquet tremblant,  
L'huile séculaire  
Du vieux réverbère,  
Et le chaud cratère  
Du gaz turbulent.

Je viens des dormeuses  
Visiter le soir  
La pâle veilleuse,  
Le coquet bougeoir.  
En riant je brûle  
La main trop crédule  
Des enfants menteurs;  
Ou, comme Pandore,  
Ma boîte évapore  
Un air qui déflöre  
Leurs fraîches couleurs.

Mais je crains la brume,  
Le vent nasillard,  
Le démon du rhume,  
L'humide brouillard,  
L'esprit des ténèbres  
Dont les mains funèbres  
Portent l'éteignoir,  
Et sa sœur farouche,  
La mouchette louche,  
Qui n'ouvre la bouche  
Qu'en disant : bonsoir.

Ce fut Prométhée  
Qui prit au soleil  
Mon âme argentée  
Et mon feu vermeil.  
Il m'a dit : Éclaire  
D'un flot de lumière  
L'ombre des humains ;  
Et que seul l'Osage  
Frotte, tout en nage,  
L'écorce sauvage  
De ses vieux sapins.

Adieu le phosphore  
Dans son rouge étui  
Qui voudrait encore  
Lutter aujourd'hui ;  
De son corps étique  
Ce pauvre asthmatique  
Lance un feu banal ;  
Il toussa, il tiraille,  
Et pour une paille  
Use la mitraille  
De son arsenal.



Adieu l'étincelle  
Du silex latin,  
La flamme rebelle  
Du briquet mutin ;  
Adieu le classique  
Qui bat à l'antique  
Les flancs d'un caillou ;  
C'est d'un feu d'eunuque  
Que sa main caduque  
Roussit la perruque  
Du vieil amadou !

Je suis l'allumette  
A l'œil pétillant,  
Qui dans l'ombre jette  
Mon regard brillant.  
Je suis Mélusine  
Dont la taille fine  
Glisse entre les doig's,  
Et dont la voix grêle  
Comme une crécelle,  
En grinçant, appelle  
Les esprits du bois.

## **EXCUSE.**

**Omnia fumus erant.**

**VIRGILE.**

**Puisque dans ce monde tout fume,  
Puisque tout fume dans les cieux :  
Chez les mortels, le vil bitume,  
L'encens pur, chez les bienheureux ;  
Puisqu'en fumant le quinquet brûle,  
Puisqu'en brûlant fume l'enfer,  
Le soleil dans la canicule,  
Et la cheminée en hiver ;**

Pu'sque Dieu lance sur la terre  
Ce bout de cigare fumant  
Que nous appelons le tonnerre ;  
Puisque du couchant au levant,  
Et du mont Vésuve à la lune,  
Tout fume en haut, tout fume en bas,  
Suivant cette règle commune,  
Pourquoi ne fumerions-nous pas ?

---

## **A UN HUISSIER.**

### **EXPLOIT.**

En l'an qui court, à ma propre requête,  
Courant après ma rime et mon dîner,  
Moi, sous-igné, pauvre diable et poète,  
Je fais à toi, qui viens de m'assigner,

(N'ayant élu nulle part domicile,  
Où de me prendre on aurait le plaisir,)  
Somme de me laisser tranquille  
Et de chercher d'autres gens à saisir.

Car, attendu qu'il s'agit d'une somme,  
Que s'il est vrai qu'on peut la réclamer,  
Il est encor plus vrai qu'un galant homme  
Ne gagne pas tant d'argent à rimer.

Attendu que ton grimoire est superbe,  
Mais que ton style est un affreux patois,  
Et qu'un rimeur, en dépit du proverbe,  
N'est pas aussi timbré que tes exploits;

Ne voulant pas parler à ta personne,  
Fût-elle bien celle d'un Adon's,  
Sur ton patron, en quatrains, je façonne  
Ce mien exploit dont le coût est gratis,

Tu peux plutôt arrêter dans leur course  
Langue de femme et disque du soleil,  
Que de saisir un écu dans ma bourse,  
Ou me voir pris dans un guêpier pareil :

D'où je conclus, sans te garder rancune,  
Et sans vouloir t'apprendre ton métier,  
Qu'en débiteur, ressemblant à la lune,  
Tous les huit jours je change de quartier !

---



## LE BONBON.



Ainsi que le renard à la mine piteuse  
Qui guette, sans espoir, sa grappe de raisin,  
Je lorgne, mais de loin, ma belle confiseuse,  
Le plus joli bonbon de votre magasin.



Je viens fixer sur lui des yeux de convoitise,  
Sans pouvoir en goûter un seul petit morceau :  
Et, dans ce grand comptoir où vous êtes assise,  
Je le mange de cœur à travers le carreau.

Si je n'étais si gueux, poussant la porte close,  
J'entrerais conquérir ce bonbon adoré  
Et je voudrais, captif sous une faveur rose,  
L'emporter dans un sac amoureux et doré.

Mais je m'en reviens seul, me disant en moi-même :  
Laisse donc, ô gourmand !... ce désir insensé ;  
Les raisins sont trop verts, et ce bonbon que j'aime  
Et ce joli bonbon n'est qu'un marron glacé.

## VEUVAGE.

*Quantum mutatus ab illo.*

**VIRGILE.**

Quand j'étais bien amoureux  
Et bien aimé d'elle,  
Quand nous avions tous les deux  
Perdu la cervelle ;  
J'ai juré d'être constant,  
Elle en a promis autant :  
Mais enfin je suis content ;  
On m'est infidèle.

Merci donc, merci, m'amour,  
De ta perfidie ;  
Tu finis par un bon tour  
Notre comédie.  
Tu ne pouvais pas choisir  
Mieux ton temps et mon désir ;  
J'en veux faire de plaisir  
Une maladie !

Larmes, cris ou pâmoison,  
Je ne veux rien feindre ;  
Pour ma vie et ma raison  
Tu n'as rien à craindre.  
Ce serait trop de bonté ;  
Ni mon sort ni ma santé,  
Depuis que tu m'as quitté,  
Ne sont plus à plaindre.

Tu crois que le désespoir  
Chaque nuit me ronge ;  
Mais dans mon lit comme un loir  
Bien mieux je m'allonge.

Je peux ronfler ou bâiller,  
Me blottir dans l'oreiller,  
Et dormir sans m'éveiller  
Ni te voir en songe.

Tu crois qu'en te rencontrant  
Je deviendrais blême.  
Moi qui saluerais gaiement  
Mon rival lui-même !  
Tu crois que plein de fureur  
Je maudirais son bonheur,  
Moi qui plains de tout mon cœur  
L'insensé qui t'aime !

Ma's crois tout ce que tu veux  
De mon radotage.  
Je sais bien qui de nous deux  
Y perd davantage,  
Qui sera plus désolé  
Ou plus vite consolé,  
Du pauvre cœur exilé  
Ou du cœur volage.

Tu ne trouveras jamais  
D'amant si sincère ;  
Mais moi, si je devenais  
As-s-z fou, ma chère,  
Pour reprendre un de ces jours  
Le dur collier des amours ,  
J'en trouverais bien toujours  
Une aussi légère.

Adieu donc, toi qui m'apprends,  
Maitresse perfide,  
Que la femme est de tout temps  
Une Danaïde.  
Son cœur est un vrai tonneau,  
Nos yeux s'y fondraient en eau,  
L'amour y pleuvrait à seau  
Qu'il est toujours vide.

---

## **SUR UN ANE.**



**Pour avoir, cher baudet, tes deux longues oreilles,  
Comme le roi Midas, je braverais les dicux;  
Quand Nelly fait parler ses deux lèvres vermeilles,  
Si j'étais toi, baudet, je l'entendrais bien mieux,**

Si j'étais toi, baudet, sans bayer aux corneilles,  
D'avoir Nelly sur moi je marcherais heureux ;  
Comme si je portais reliquès sans pareilles,  
Je la promènerais sur mon dos amoureux.

Et si, plus folle encor que les folles abeilles,  
Se penchant pour ravir une fleur aux corbeilles,  
Nelly tombait sous moi, la face vers les cieux ;

Au lieu d'aller broutant les buissons et les treilles,  
Pour contempler longtemps tant de douces merveilles,  
Si j'étais toi, baudet, j'ouvrirais de grands yeux.

---

## ORIENTALE.



Comment, disait-il,  
T'aimer, ma pucelle ?  
Ta mère à son aile  
Te tient par un fil ?  
— Polkez, disait-elle.



Comment, disait-il,  
Veuve trop fidèle,  
Quand tu m'es rebelle,  
Braver ce péril ?  
— Osez, disait-elle.

Comment, disait-il,  
D'un mari, ma belle,  
Malgré la chandelle  
Tromper l'œil subtil ?  
— Mouchez, disait-elle.

Comment, disait-il,  
Lorette cruelle,  
Te voir en modèle  
De quart ou profil ?  
— Payez, disait-elle.

---

## DÉVOTION.



**Ah ! si j'étais un seul jour  
Le prêtre plein de jeunesse  
A qui votre voix confesse  
De secrets désirs d'amour !**

Non content de vous remettre  
Ce joli péché du cœur,  
Je voudrais encor, ma sœur,  
Vous aider à le commettre.

De vos péchés véniels  
Un baiser serait la peine,  
Et j'en prendrais par centaine  
Pour châtiment des mortels.

Les péchés futurs, d'avance  
Je voudrais les pardonner,  
Puis enfin vous ordonner  
De m'aimer pour pénitence.

---

## FRUIT DÉFENDU.

Regardez, n'y touchez pas.

Ma belle fille, à l'âme d'ange,  
J'aime ton teint, comme l'orange,  
Frais et doré par le soleil.  
Sous mes regards tu fais la moue ;  
Mais j'aime voir rougir ta joue  
Comme une pêche au flanc vermeil.

Comme la pomme ferme et ronde,  
Ta gorge blanche et pudibonde  
Berce deux seins pleins de candeur ;  
Et sur ces deux seins on devine,  
Comme la fraise purpurine,  
Deux signes rouges de pudeur.

Tes yeux allongent en amande  
Une prune qui demande  
Tout ce qu'un cœur a de soupirs ;  
Et tes lèvres sont plus rosées  
Que les grenades embrasées  
Aux feux des printaniers désirs.

Chaque trésor de ta corbeille,  
De ta beauté chaque merveille  
Éblouit mes sens éperdus.  
Je suis Adam, je te crois Ève ;  
Mais je m'éveille en ce beau rêve,  
Sans cueillir ces fruits défendus.

## BOUT-RIMÉ

PROPOSÉ PAR LE TINTAMARRE, LE 14 DÉCEMBRE 1845.



La Lorette n'est rien qu'une femme	<i>stérile,</i>
Un monument public comme le	<i>Panthéon.</i>
Eile s'accouplerait avec un	<i>crocodile,</i>
Et son cœur est plus vide encor que l'	<i>Odéon.</i>

Elle se loue au mois, on la prend à la *course*;  
Mais, vampire d'amour, elle vous saigne à *blanc*.  
Près d'elle la santé s'épuise avec la *bourse*.  
Le tapis de son lit est un vrai *tapis-franc*.

---

A GAVARNI.



## MÉNAGERIE CONTEMPORAINE.

L'homme est un animal à deux pieds et sans plumes ;  
Diogène l'a dit : — et d'après ce bouffon,  
Sans délayer pourtant son mot en dix volumes,  
Un moderne classa sur des notes posthumes  
Les animaux humains oubliés par Buffon.

Touriste dédaigneux des lointains hémisphères,  
Des fièvres du Midi, des catarrhes du Nord,  
Aux vaisseaux et wagons préférant un mylorl,  
S'il veut étudier oiseaux ou mammifères,  
Il flâne dans Paris sans peur ni passe-port.



Le jour en plein soleil, le soir à 'a bougie,  
Il observe leurs sauts, leur vol ou leurs plongeons ;  
Il fait sans voyager de la zoologie  
Et joint par antithèse ou par analogie  
La famille des rats à l'ordre des pigeons.

Il est sûr de trouver au premier coin de rue  
La panthère commune ou les tigres royaux,  
Le genre des lions ou l'espèce des veaux ;  
Enfin il ne fait pas longtemps le pied de grue  
Sans voir caracoler la tribu des chameaux.

De tous ces animaux dont il dresse la liste,  
L'Égypte d'autrefois se serait fait des Dieux ;  
Nemrod le grand chasseur eût couru sur leur piste ;  
Mais d'un œil de savant et d'un crayon d'artiste  
Gavarni tout vivants les croque sous nos yeux.

---

## LES CHEVEUX.



A quarante ans, que vous êtes pimbèche !  
Que j'étais sot de vous faire la cour !  
De vos cheveux je voulais une mèche,  
Vous refusez ce gage à mon amour.

Gardez-les donc — Vous êtes moins revêche  
Quand je vous prends mille baisers par jour ;  
Tous vos appas, je les battis en brèche,  
Vos cheveux seuls vous sont plus chers, m'amour.

Gardez-les donc — plus ne vous en demande !  
J'en ai trouvé qu'il faut que je vous rende,  
Et je crois bien qu'ils sont gris, entre nous.

Je n'ai plus foi dans la beauté des femmes ;  
Vous tenez fort à vos cheveux, mesdames,  
Quand vos cheveux ne tiennent plus à vous.

---

# **LES SONGES CREUX.**

110 272

THE END OF THE WORLD

## **BLUETTE.**



**Vous qui passez, ma mie,  
Votre vie  
Devant votre miroir ;  
Vous sachant si gentille,  
Jeune fille,  
Vous croyez tout savoir !**

Vous savez, à merveille,  
Sur l'oreille  
Accrocher vos bandeaux,  
Ou bien d'un front ovale  
En spirale  
Dérrouler leurs anneaux.

Vous savez, sous la taille  
En bataille,  
Ranger force jupons,  
Ou bien froncer en globe  
Votre robe  
Sur deux seins trop mignons.

Vous savez en coquette  
La toilette  
Et les secrets du jeu :  
Montrer avec mystère  
Ou soustraire  
En laissant voir un peu.

Vous savez qu'à vos manches  
Deux mains blanches  
Sont tendres à presser ;  
Que vos petits pieds frêles  
Ont des ailes,  
Des ailes pour valser.

¶ Vous savez qu'un sourire  
Nous inspire  
Des rêves de bonheur ;  
Et qu'un regard qu'on lance  
Est la lance  
Qui nous va droit au cœur.

Vous savez que vos charmes  
Sont des armes  
Dont vous vous servez bien ;  
Et pourtant, ma chérie,  
Je parie  
Que vous ne savez rien.



Car il est sur la terre  
Un mystère  
Que vous ne savez pas :  
Mystère qu'un mot tendre  
Peut apprendre  
Quand il se dit tout bas.

Une voix qui soupire  
Doit vous dire  
Ce secret un beau jour ;  
Car on est, ma charmante,  
Peu savante  
En ignorant l'amour.

---

## **LE RÊVE DE SUZANNE.**

**Hélas ! le rêve s'est accompli.**

**GODEFROY BURGER.**

**J'ai rêvé qu'il venait se pencher sur ma couche ;  
Je le voyais si bien que je croyais veiller.  
Je sentais voltiger son souffle sur ma bouche  
Et son front se pencher sur mon doux oreiller.**

Puis il mit à mon doigt l'anneau de fiancée,  
Me ceignit un collier aux perles de cristal,  
Et sur mon sein, avec sa plus chaste pensée,  
Il attachait gaiment le myrte virginal.

Mais l'anneau se brisa dans ma main amoureuse,  
Mais le collier roula grain à grain sur le seuil,  
Mais du myrte chéri la gerbe raieuse  
Se changea tout à coup en un bouquet de deuil !

Les rêves des amants ne sont pas des mensonges,  
Et surtout quand leur voix présage le malheur ;  
A quoi bon consulter le vieux livre des songes ?  
Il ne m'apprendrait rien que ne sache mon cœur.

Mon cœur, brise-toi donc, comme l'anneau magique,  
En perles roule donc, mes pleurs et mes regrets ;  
Et comme ce bouquet à la fleur symbolique,  
O fleurs de ma gaieté, changez vous en cyprès !

---

## **DANS UNE COQUILLE.**

### **I**

**Quand j'étais enfant, quand j'avais cet âge,  
Cet âge où nos sens sommeillent encor,  
J'aimais à chercher un beau coquillage  
Dans les cailloux blancs et le sable d'or.**

Et je lui disais : Coquille vermeille,  
Tu vas un instant causer avec moi ;  
Et me révéler, tout bas, à l'oreille  
Quel être charmant est caché dans toi ;

Quelle est cette voix qui dans ta poitrine  
Murmure sans fin de vagues soupirs ;  
Comme le bruit sourd d'une mandoline  
Que vient d'effleurer l'aile des zéphyr ?

Quel dieu marin dort sous ta lèvre close ;  
Quel nid de lutins chante dans ton cœur ;  
Quel sylphe gémit en ta prison rose  
D'avoir pris ton sein pour un sein de fleur ?

Mais quand je brisais la coquille amère,  
Je n'y trouvais rien de mystérieux  
Qu'une goutte d'eau, perle solitaire,  
Humide trésor, tombé de mes yeux.

## II

Quand j'étais enfant, quand j'avais cet âge  
Où la jeune enfant se livre sans peur,  
Comme les ramiers d'une même cage,  
J'aimais à blottir mon front sur son cœur.

Et je lui disais : Gentille merveille,  
Tu vas, petit cœur, causer avec moi,  
Et me révéler, tout bas, à l'oreille,  
Quels secrets pensers sont cachés en toi ?

Quand mon souffle pur effleure sa joue,  
Ou qu'entre ses bras je viens reposer,  
Dans ses longs cheveux quand ma main se joue  
Ou que sur son cou je prends un baiser,

Ah ! dis-moi pourquoi ma sœur elle-même,  
En me repoussant, frémit de plaisir ?  
Ton bruit inconnu, qu'on craint et qu'on aime,  
Vient-il d'un regret, vient-il d'un désir ?

En vain je pressais sa jeune poitrine,  
La Vierge à mes pleurs ne répondait rien ;  
Seulement, hélas ! une voix divine,  
Écho de son cœur, vibrait dans le mien.

## III

Mais quand j'eus vingt ans, la blonde coquille  
M'entr'ouvrit enfin son giron nacré ;  
Et ce fut le jour où la jeune fille  
M'entr'ouvrit aussi son cœur adoré.

Petit cœur muet, coquille discrète,  
J'ai vu de vos seins s'envoler un jour  
L'âme de l'oiseau qu'on nomme poète,  
Et le feu follet qu'on nomme l'amour !

---





## LA DANSE DES ELFES.

Sous nos petits pieds les herbes ne se courbent pas.

MATHISEN.

Oh ! les Elfes gentilles,  
Aux ailes de cristal,  
Laissez là vos mantilles,  
Et prenez, blanches filles,  
Votre robe de bal.

Bayadères ailées,  
Accourez à ma voix,  
A courez par volées  
Des monts et des vallées,  
Des villes et des bois.

Quittez les pâquerettes,  
Les blés et les roseaux;  
Et vous hâtez, coquettes,  
D'achever vos toilettes  
Dans le miroir des eaux.

Un grand lis se balance  
Dans mon jardin aimé;  
Son pavillon immense  
Nous fera pour la danse  
Un salon parfumé.

Sous les riches coupoles  
De ses feuilles d'argent  
Frillent en girandoles  
Les seins des lucioles,  
Les yeux du ver luisant.

La musique est plus douce,  
L'orchestre a plus d'entrain  
Que la sève qui pousse  
Faisant frémir la mousse,  
Faisant craquer le grain.

Nous avons pour musettes  
La gaine de l'œillet,  
Des lilas pour trompettes,  
Et pour nos castagnettes  
Des graines de millet.

Oh! mes Elfes gentilles,  
Aux ailes de cristal,  
Laissez là vos mantilles,  
Et prenez, blanches filles,  
Votre robe de bal.

---

THE FIRST PART

THE FIRST PART  
OF THE HISTORY  
OF THE  
CITY OF  
LONDON

THE FIRST PART  
OF THE HISTORY  
OF THE  
CITY OF  
LONDON

THE FIRST PART  
OF THE HISTORY  
OF THE  
CITY OF  
LONDON

11

THE FIRST PART  
OF THE HISTORY  
OF THE  
CITY OF  
LONDON

## A DEUX SŒURS.

-0-

On pourrait bien trouver deux fleurs  
Dans vos jardins, dans vos corbeilles,  
Dont les parfums, dont les couleurs,  
Dont les beautés fussent pareilles :

On pourrait trouver deux b'uets,  
Deux lis, deux grenades, deux roses  
Ensemble, avec le jour écloses  
De deux boutons jumeaux et frais ;

Deux fleurs telles que la main tremble  
A ravir l'une, et qu'il vaut mieux  
Les voir au rameau vivre ensemble  
Ou les cueillir toutes les deux.

Mais pour trouver deux chastes sœurs  
Au front pur, aux lèvres vermeilles,  
Aux doux yeux, aux fraîches couleurs,  
En jeunesse, en taille pareilles ;

Pour trouver ce couple enchanteur,  
Ces deux anges qu'une même âme,  
Un même esprit, un même cœur  
Anime dans deux corps de femme ;

Deux sœurs telles que le cœur tremble  
A choisir l'une, et qu'il vaut mieux  
Ne pas les comparer ensemble  
Et les aimer toutes les deux ;

Pour trouver merveille si belle,  
Et pour la trouver ici-bas,  
Il faudrait la vie éternelle  
A qui ne vous connaîtrait pas.

---





## **LE CŒUR ET LES VAGUES.**



**La vague dit à la tempête :  
Vers l'infini toujours courir,  
Sans trouver sous ma blanche crête  
Un sable fin pour y mourir,**

Au temps ainsi dit le poète :  
Toujours aimer, toujours mentir,  
Sans trouver sous ma jeune tête  
Un sein si lèle où m'endormir !

Mais la tempête toujours gronde,  
Chassant loin de la rive blonde  
Le flot sur ses bords arrivé.

Et le Temps fuit à tire d'aile,  
Chassant le poète rebelle  
Loin du bonheur qu'il a rêvé.

---

## NID AUX SECRETS.

—CO—

Quel sort ont eu ces vers, messagers du délire,  
Qui vinrent à tes pieds raconter mon amour ?  
Tes jolis yeux ont-ils dédaigné de les lire,  
Ou, si tu les as lus, qu'en as-tu fait, m'amour ?

Comme de vains propos dont se rirait le monde,  
Aux caprices du vent les auras-tu livrés ?  
Comme de pauvres fleurs qu'on effeuille sur l'on le,  
Tes méchants petits doigts les ont-ils déchirés ?

Ces chansons d'étourneaux, ces refrains de linoïtes,  
Les as-tu condamnés au supplice du feu ?  
Ou bien à ton front pur en folles papillottes  
As-tu pu les friser sans les relire un peu ?

J'ignore leur destin. Mais, ô perle des femmes,  
Il en est un bien doux qu'ils implorent de toi :  
Au creux de tes deux seins, nids aux secrets des dames,  
Ces vers voudraient garder une place pour moi.

---

## **BAISERS.**



**Les aimez-vous les doux baisers d'arome,  
Qu'un sylphe cueille à la lèvre des fleurs,  
Et les baisers que verse comme un baume  
La sœur aînée à ses plus jeunes sœurs ?**

Les aimez-vous ces baisers que réclame  
Ou le retour ou l'adieu d'un ami ?  
Et les baisers que donne avec son âme  
La jeune mère à son fils endormi ?

Les aimez-vous les baisers pleins de charmes  
Que les ramiers échangent tout le jour ?  
Les aimez-vous les baisers pleins de larmes  
Qu'un vieillard donne à ses lettres d'amour ?

A leur nectar nul baume ne ressemble,  
Et leur saveur ne saurait s'épuiser ;  
Et cependant tous ces baisers ensemble  
Ne sont plus rien près d'un autre baiser.

Non ce baiser, pourtant si doux lui-même,  
Où le désir lutte avec la pudeur,  
Premier trésor qu'à la vierge qu'il aime  
L'homme ravit et garde dans son cœur ;

Mais le baiser qu'à l'heure inattendue  
Où dans ses bras elle croit expirer,  
La vierge rend, de bonheur éperdue,  
A cet amant qui n'osait l'espérer.

---



THE UNIVERSITY

How to know the difference between  
the good and the bad  
To know the difference between  
the good and the bad

How to know the difference between  
the good and the bad  
To know the difference between  
the good and the bad

How to know the difference between  
the good and the bad  
To know the difference between  
the good and the bad

How to know the difference between  
the good and the bad  
To know the difference between  
the good and the bad

## ALORS.

Et ceux qui passeront diront : c'est le vent  
qui murmure à travers les feuilles.

SCHLUTZ.

Nous étions tous les deux assis près d'une tombe.  
On n'entendait au loin que le bruit du torrent.  
Alors elle pâlit... comme un lis qui succombe,  
Et, le front sur mon cœur, cette pauvre colombe  
Se prenant à rêver, me dit en soupirant :

- » Oh ! lorsque j'aurai pris mon vol loin de ce monde,
- » Vers ces lieux d'où jamais l'on ne doit revenir ;
- » Lorsque sur l'oreiller de la bière profonde
- » La mort aura couché ma jeune tête blonde ;
- » Quand je ne vivrai plus que dans ton souvenir ;
  
- » Quand tu seras tout seul sur cette vaste terre,
- » Sans n'avoir plus, ami, mon sein pour reposer,
- » Quand l'amour gémira dans ton cœur sans mystère,
- » Et quand tu rêveras dans ta nuit solitaire
- » Que je viens en esprit te reprendre un baiser ;
  
- » Alors, viens visiter ma tombe parfumée,
- » Sous mes saules en pleurs viens t'asseoir au soleil ;
- » Mais songe à m'apporter ta fleur accoutumée,
- » Car ton pas bien connu, car ta voix bien-aimée
- » Sauront me réveiller de mon triste sommeil,
  
- » Et nous nous parlerons... mais d'une voix si douce,
- » Que nos cœurs seulement entendront cette voix,
- » Comme parlent entre eux les ruisseaux et la mousse,
- » Le bulbul amoureux et la rose qui pousse,
- » Le cygne qui se meurt et la brise des bois.

- » Et nous échangerons nos plus tendres pensées,
  - » Et toi, tu me diras comment tu vis sans moi,
  - » Et moi je te dirai, sous leurs robes glacées,
  - » Si l'amour bat encore au cœur des trépassées,
  - » Et si dans le cercueil on peut rêver de toi.
- 
- » Puis quand l'instant viendra de fermer cette bière,
  - » Tu t'en retourneras consolé de tes pleurs :
  - » Je t'aurai vu remplir ta promesse dernière,
  - » Et joignant sur mon cœur mes deux mains en prière,
  - » Je me rendormirai sans regret sous mes fleurs. »

Cent fois je découvris cette tombe que j'aime,  
Je remplis sans faillir ce funèbre devoir,  
Et cent fois j'évoquai ce corps muet et blême ;  
Mais rien ne répondit... et je ne sais pas même  
S'il est un autre monde où je dois la revoir !

---

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...



... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

## LARMES D'HOMME.

Jeune fille, pense à l'homme que tu as vu pleurer.

ANASTASIUS GRÜN.

Que vos chagrins sont doux, femmes aux voix brisées,  
Aux cœurs gros de soupirs, aux yeux voilés de pleurs !  
Car ces larmes pour vous sont comme les rosées  
Dont la nuit rafraîchit le sein brûlé des fleurs,

Si vous courbez un jour vos têtes épuisées,  
C'est pour les relever plus belles de douleurs,  
Et comme l'arc-en-ciel sur vos lèvres rosées  
Un sourire bientôt ramène les couleurs.

Mais nos larmes à nous, hommes aux fronts de marbre,  
Sont la noble liqueur montant au cœur de l'arbre,  
La résine qui bout dans le sapin du Nord.

Pour la faire couler il faut briser l'écorce,  
Et si l'arbre tari vit encor dans sa force,  
La blessure du moins reste jusqu'à la mort.

---

## LE SERMON.

Ils écoutent Antoine, tel est l'ordre de Dieu.

ABRAHAM A SARA CLARA.

A l'heure du sermon, trouvant l'église vide  
Et ne voulant prêcher dans le désert,  
Antoine de Padoue, orateur intrépide,  
Fort de poumons et de langue disert,  
A ne pas sermoner à la fin se décide,  
Et dans un bois, près d'un fleuve limpide,  
Vient cacher son dépôt sous un ombrage vert.



Parler tout seul n'était pas sa méthode ;  
Ne pas parler du tout n'était non plus sa mode,  
Aussi, dormir lui sembla-t-il commode.  
Mais son prêche manqué trop fort le taquinait.

Il eut beau lire au bréviaire,  
Sur tous les tons marmotter sa prière,  
Il ne put fermer l'œil, l'oreille lui cornait,  
Et son cerveau malgré lui sermonait.  
Et bref, à ce que dit l'histoire,  
Pour apaiser son humeur oratoire  
Et faire profiter quelqu'un de ses leçons,  
Il entreprit de prêcher les poissons.

Le dessein n'était pas si fou que l'on peut croire :  
La preuve en est que, sans façons,  
Des vieillards aux nourrissons,  
Accourut par milliers la gent porte-nageoire :  
Le monde pour les prendre eût manqué d'hameçons.

La carpe tout d'abord, commère sautillante,  
Mit le nez hors des eaux et, la bouche béante,

Jusques au dernier mot se pâma de plaisir.  
Compère le brochet, désertant les batailles,  
Fit reluire au soleil sa cuirasse d'écailles,  
Et le prince Saumon son manteau de saphir.  
Les bourgeois et la cour, les garçons et les filles,

Poisson petit et grand,  
Et le menu fretin et les nobles familles,  
Goujons, turbots, soles, anguilles,  
Pas un ne fit défaut : et ce tableau charmant  
Eût fait de convoitise expirer un gourmand.

Il va sans dire, et de soi-même,  
Que les communautés du jeûne, du carême,  
Des Vigiles ou Quatre-temps,  
Sous l'œil de Sainte-Raie et de sœur la Morue,  
Y députèrent leurs couvents.

Il est certain aussi que la tortue  
Ne put tenir à la maison,  
Car vers la fin de la péroration  
On la vit à l'arrière-garde  
Avec une écrevisse à l'engeance traînarde,  
Escalader un talus de gazon  
D'où la grenouille babillarde  
Criait à tous moments : le saint homme a raison !

Ce qu'il disait, aisément se devine.  
Les poissons, comme nous, n'ont-ils pas leurs dé'aits !  
Ses critiques partant ne portaient pas à faux.  
Il avait pris pour texte une phrase latine,  
Ou, comme on dit, de latin de cuisine,  
Qui dut faire à part soi frémir plus d'un quidam :  
*Resolvitur corpus in frituram.*

Il parlait mieux que les sept sages.  
En somme il reprochait  
Au brochet  
Ses vols et ses brigandages,  
Aux grenouilles leurs bavardages ;  
Il avait su de bon endroit  
Que la carpe est une danseuse,  
Que la tortue est paresseuse,  
Que l'anguille est trop amoureuse,  
Que l'écrevisse enfin ne va pas droit.  
D'être sorcier le peuple le soupçonne !  
Heureusement pour sa personne,  
Il termina par un signe de croix,  
Et le sermon finit quand il manqua de voix.

Jamais un tel succès n'accueillit les apôtres :

Chaque nageoire d'applaudir,

Chaque thorax de glapir,

Et chaque queue en l'air de tressaillir.

Mais les cœurs des poissons sont faits comme les nôtres.

Il en advint, ce qu'il advient toujours,

Après conseils, après discours.

Quand il fallut, au soir, regagner sa demeure,

Le brochet profita de la foule et de l'heure

Pour s'en donner à belles dents

Sur les plus gras, sur les plus lents.

Les anguilles, toujours coquettes,

Pendant le prêche avaient fait des conquêtes ;

De la carpe les carpillons

Sautaient toujours sur les talons ;

Sans se presser, comme elle était venue,

Clopin-clopant s'en alla la tortue,

Et l'écrevisse à reculons.

Vouloir changer le naturel des gens,

C'est, par malheur, perdre son temps.

Ce n'est pas avec des harangues

Qu'on rend sages les fous, fidèles les amants,  
Les femmes sobres de leurs langues.

Laissez les hommes ce qu'ils sont ;  
Vous aurez beau changer vos thèmes,  
Parler raison, lancer des anathèmes;  
Les plus sourds vous écouteront,  
Les manchots vous applaudiront;  
Mais, les sermons finis, ils resteront les mêmes.

---

# **LES CHANSONNETTES.**

# THE HISTORY OF THE

THE HISTORY OF THE  
THE HISTORY OF THE  
THE HISTORY OF THE  
THE HISTORY OF THE

## **LE MESSENGER.**

**MUSIQUE DE THYS.**

**Toi qui t'enfuis à tire-d'aile,  
Mon bel ami le Rossignol,  
Sur la fenêtre de ma belle,  
Pour un instant, suspends ton vol.**



Si tu la trouves qui regrette  
Notre bonheur et nos amours,  
Dans ta plus douce chansonnette,  
Dis-lui pour moi mille bonjours.

Si tu la trouves qui m'oublie,  
Si loin de moi son cœur s'endort,  
Dans ta plus triste mélodie  
Dis-lui, dis-lui que je suis mort.

Mais si tu vois, dans ses alarmes,  
Des pleurs mouiller son grand œil noir,  
Dis-lui que, pour sécher ses larmes,  
Beau rossignol, j'irai la voir.

Toi qui t'enfuis à tire d'aile,  
Mon bel ami le Rossignol,  
Sur la fenêtre de ma belle,  
Pour un instant, suspends ton vol.

## MARQUIS ET MARQUISE.

MUSIQUE DE PAUL HENRION.

Madame la marquise,  
Votre bras est bien fait,  
Votre taille bien prise  
Et votre pied parfait.  
J'aime sur votre joue  
Ces mouches de velours,  
Votre coquette moue  
Et vos piquants discours.

Mais, ô ma toute belle,  
Songez-vous qu'à l'instant  
Votre fille Isabelle  
Revient de son couvent ?  
Adieu vos succès à la cour ;  
Il faut que chacun ait son tour.

Marquis, si la franchise  
Est votre qualité,  
Souffrez que je vous dise  
Aussi la vérité :  
Vous portez à merveille,  
Manchettes à sabot ,  
Chapeau rond sur l'oreille,  
Rubans, poudre et jabot.  
Mais, ô très-noble père,  
Songez-vous qu'à l'instant  
Votre grand fils, Valère  
Revient du régiment ?  
Adieu vos succès à la cour ;  
Il faut que chacun ait son tour.

- C'est ma fille Isabelle !
- C'est Valère, mon fils !
- Marquise, qu'elle est belle !
- Qu'il est galant, Marquis !

— Je crois voir ta figure  
Marquise, à dix-huit ans.

— Je crois voir ta tournure,  
Marquis, en ton printemps.

— Si notre place est prise,  
N'en soyons plus jaloux.

— Acceptez une prise  
Et raccommodez-vous.

Pour eux nos succès à la cour ;  
Il faut que chacun ait son tour.



## LE DISTRAIT.

MUSIQUE DE THYS.

Je suis distrait, c'est une maladie  
Dont je voudrais, à tout prix, me guérir ;  
Mon existence est une comédie ;  
En mélodrame elle pourrait finir.  
Ce serait peu de faire cent folies,  
Pour ma santé s'il ne m'en coûtait rien ;  
Mais, cet hiver, flânant aux Tuileries,  
Je suis trois fois tombé dans le bassin.

A trépasser je dois me tenir prêt ;  
Que voulez-vous, messieurs , je suis distrait.

Par mes oublis ou par ma maladresse  
Tous mes plaisirs semblent empoisonnés :  
En écrivant, je me trompe d'adresse,  
En me rasant je me rase le nez.  
Contre le mur tout frais peint je m'appuie  
A tous les clous j'accroche mon elbeuf ;  
Tous les deux jours je perds un parapluie  
Et contre un vieux je change un chapeau neuf.

Du Juif-Errant je n'ai pas le secret ;  
C'est ruineux, messieurs, d'être distrait.

Pour un théâtre à regret je m'embarque,  
Je ne sais pas les pièces que je vois :  
En descendant je perds ma contremarque  
Ou bien je paye une seconde fois.  
Avant la fin souvent je me retire,  
Ou si je reste un voisin en pâtit ;  
Une heure après qu'un acteur a fait rire,  
Je lui demande : Hein, qu'est-ce qu'il a dit ?

De vous troubler je suis bien indiscret ;  
Mais, voyez-vous, monsieur, je suis distrait.

Je viens trop tard prendre la diligence,  
Ou j'ai laissé mes malles aux bureaux ;  
Ou bien encor, si j'arrive d'avance,  
Au lieu de Reims je m'en vais à Bordeaux.  
En omnibus, gare à ceux que j'approche,  
Sur leurs genoux je voudrais me placer ;  
Ou bien enfin on me voit dans ma poche  
Fourrer six sous qu'on me faisait passer.

Au conducteur j'exprime mon regret ;  
Il n'a pas l'air de me trouver distrait.

Combien de fois en chemin je m'égare,  
Combien de fois je donne sur un pieu,  
Combien de fois, rallumant mon cigare,  
Je l'ai fumé... par le côté du feu ;  
Combien de fois dans mon lit, tête-bêche,  
Je me couchai, sans ôter mon gilet ;  
Combien de fois, au lieu du casque à mèche,  
J'allais, hélas ! coiffer le pot... au lait.

Ah ! j'aurais dû vous épargner ce trait ;  
Ça prouve encor combien je suis distrait.



Hier encor, je vais à la mairie.  
Songeant aux bans que j'allais publier,  
A l'employé je dis : — Je me marie.  
— Avec qui donc ? — Je viens de l'oublier !  
— Restez garçon, reprit-il... Monsieur Gosse,  
Vous marier vous mènerait trop loin ;  
Pour votre femme, après le bal de noce,  
Vous prendriez la femme d'un témoin.

Le lendemain, croyez-vous qu'il rirait  
Si vous disiez : Pardon, je suis distrait ?

En ces couplets j'ai peint ma balourdise,  
J'en ai, bien sûr, oublié plus de cent ;  
Mais en effet, messieurs, je me ravise,  
J'en passais un, le plus intéressant.  
Or, ce couplet, c'est vous seuls qu'il regarde  
Sans vos bravos je ne saurais partir ;  
Applaudissez, ou sinon, par mégarde,  
Je pourrais bien moi-même m'applaudir.

Car c'est à moi que l'auteur s'en prendrait,  
Si le public avait été distrait.

## MYSTÈRE.

MUSIQUE DE THYS.

A leur balcon trois belles filles  
Viennent s'asseoir tous les matins ;  
Je vois flotter sur leurs mantilles  
Des cheveux noirs, blonds et châains.  
Le nom de la brune est Marie,  
L'autre est Anna sa blonde sœur ;  
Mais la plus belle est mon amie ;  
Je garde son nom pour mon cœur.

Trois belles fleurs dans la vallée  
Sous les baisers du blond soleil  
Ouvrent leur urne dentelée,  
Leur sein de nacre et de vermeil.  
C'est une grenade brunie  
Avec un lis pâle et rêveur.  
L'autre est la fleur de mon amie ;  
Je garde son nom pour mon cœur.

Trois beaux anges à l'aile rose  
Toutes les nuits viennent me voir,  
Et leur main sur mon cœur se pose,  
Et leur bouche me dit : Espoir.  
C'est l'ange aimé du vieux Tobie  
Et Gabriel l'ange sauveur ;  
L'autre est l'ange de mon amie ;  
Je garde son nom pour mon cœur.

## **LA BELLE CORDIÈRE.**

**MUSIQUE DE TRYS.**

**Quand la belle cordière  
Était à son filoir,  
La ville tout entière  
Accourait pour la voir.  
Aussi trois gentilshommes,  
Ayant vu ses beaux yeux,  
N'étaient pas économes  
De soupirs amoureux.**

Trois amoureux,  
Ah ! c'est affreux !  
Passe pour un, car c'est l'usage ;  
Mais trois, vraiment, ce n'est pas sage.  
Trois amoureux,  
C'est trop de deux.

Ne jugez rien  
Avant la fin.

## II

Le premier gentilhomme  
Se pendit un matin ;  
Et le second, à Rome,  
Se fit bénédictin ;  
Et la belle cordière,  
Loin d'avoir des remords,  
N'y pouvant plus rien faire,  
Se riait de leur sort.

Se moquer d'eux,  
Ah ! c'est affreux !  
Elle devait au moins les plaindre.  
Mais le dernier, de la contraindre  
A-t-il enfin  
Trouvé moyen ?

Vous le saurez,  
Mais écoutez.

## III

Le dernier gentilhomme,  
D'abord tout désolé,  
Un beau jour, Dieu sait comme,  
Se trouva consolé.  
La belle dédaigneuse  
Le voyant si joyeux,  
A son tour amoureuse,  
Souffrit des maux affreux.

Des maux affreux !

Eh bien ! tant mieux !

Car il punit cette cruelle.

— Mais elle était vraiment si belle

Qu'il l'excusa

Et l'épousa.

S'il fit très-bien,

Je n'en sais rien.

---

## PENDANT QU'ELLE CHANTAIT.

MUSIQUE DE TRYS.

Pendant qu'elle chantait notre douce romance,  
Sa bouche en souriant s'ouvrait comme une fleur ;  
Elle tournait vers moi ses yeux pleins d'innocence,  
Moi, qui l'accompagnais de la voix et du cœur.

Ces notes palpitantes,  
Ces paroles brûlantes,  
Sans penser à leur sens, l'enfant les répétait.

Mais tous ces mots de flamme,  
Ils me brûlaient dans l'âme  
Pendant qu'elle chantait, pendant qu'elle chantait.



Un autre vint, hélas ! qui montra sa richesse ;  
Sans amour ni regret elle donna sa main :  
Et moi devant celui qui me prit ma maîtresse  
Pour chanter son bonheur j'étouffai mon chagrin.

A ma voix qui soupire,

A mon touchant délire

Elle comprit enfin mes maux et mon secret.

Une larme divine

Roula sur sa poitrine

Pendant qu'elle chantait, pendant qu'elle chantait.

Je la revis un jour, triste et pâle étrangère ;  
A ma voix qui tremblait elle mêla sa voix.  
C'était le chant du cygne à son heure dernière ;  
Car je l'accompagnais pour la dernière fois.

Au milieu du cantique

Son âme séraphique

S'envola vers le ciel où Dieu la rappelait.

Mais dans un cri suprême

Elle avait dit : Je t'aime

Pendant qu'elle chantait, pendant qu'elle chantait.

## **CE QUE DISENT LES FLEURS.**

**MUSIQUE DE THYS.**

**Quand les belles fleurs:tes  
Sous le vent du matin  
Balancent leurs aigrettes  
Et leur front de satin,**

Dans leurs riches mantilles  
Sous leurs fraîches couleurs,  
Savez-vous, jeunes filles,  
Ce que disent les fleurs ?

Quand leurs lèvres écloses  
S'entr'ouvrent un moment,  
Les œillets vers les roses  
Se penchent tendrement,  
Sans songer aux faucilles  
Ils se donnent leurs cœurs ;  
Savez-vous, jeunes filles,  
Ce que disent les fleurs ?

Des plus lointains rivages  
Leurs calices rêveurs  
S'envoient de doux messages,  
Des parfums voyageurs.  
Le vent prête ses ailes  
A leurs âmes en pleurs ;  
Savez-vous, jeunes belles,  
Ce que disent les fleurs ?

Leurs coquettes parures  
Vous disent de charmer,  
Leurs fidèles murmures  
Vous conseillent d'aimer.  
Brillez sur cette terre,  
Aimez comme vos sœurs;  
Ce monde est le parterre  
Dont vous êtes les fleurs.

---



# **L'ESPRIT DES BÊTES.**

**MUSIQUE D'EUGÈNE DELISLE.**

**Buffon, Cuvier et Lacépède  
Classaient ainsi les animaux :  
Insectes, poissons, quadrupèdes,  
Crustacés, reptiles, oiseaux.  
Moi, j'ai changé cette méthode  
Et je trouve bien plus commode  
D'assortir, lorsque je les vends,  
Les animaux avec les gens.**

## LES CIGARETTES.

Je vends le cardinal aux prêtres,  
Aux avocats les perroquets,  
Les lionceaux aux petits maîtres,  
A nos grands hommes les roquets.  
J'offre un tigre à l'homme farouche,  
Le susceptible prend la mouche,  
J'offre le paon aux vaniteux  
Et l'abeille aux gens mielleux.

Aux gens bien faits je vends des moules,  
Aux joueurs de billard des poules,  
Aux beaux masques, aux dominos,  
Je vends des loups et des pierrots,  
Pour l'architecte j'ai la grue,  
Le rossignol pour les voleurs,  
Pour le sapeur j'ai la barbue,  
J'ai le merlan pour les coiffeurs.

Je vends la pie aux péronnelles,  
Le poulet aux jeunes tendrons,  
Aux danseuses les sauterelles,  
Aux militaires les dragons,

Aux épouses qu'on a trahies  
Les serines de Canaries,  
Aux maris vieux, laids et jaloux,  
Les limaçons, cerfs et coucous.

Petits et grands, ouvrez ma porte :  
J'ai des singes pour les acteurs,  
Pour les concierges des clo-portes,  
Et des cirons pour les frotteurs.  
Je vends des pigeons aux novices,  
Des rats aux femmes de coulisses,  
Aux gens de police un limier,  
Une sangsue à l'usurier.

Le goujon aux actionnaires,  
Les plongeurs aux spéculateurs,  
La tortue aux hommes d'affaires  
Et les civettes aux priseurs.  
J'ai l'ours pour les vaudevillistes,  
Le canard pour les journalistes,  
Le chien d'arrêt pour les recors,  
Et le chat pour les grands ténors.



Je ne vends pas, messieurs, je donne  
Mes animaux les plus chéris;  
La fauvette à la prima-donne,  
Et le caniche aux vieux amis,  
Le pélican à la famille,  
La colombe à la jeune fille,  
L'agneau sans tache à la bonté  
Et les cygnes à la beauté.

A la vierge la demoiselle,  
Au voyageur le blanc ramier,  
Aux cœurs aimants la tourterelle  
Et l'hirondelle au prisonnier;  
Enfin au pasteur vénérable,  
A la pauvre sœur charitable,  
Gens qui vivent contents de peu,  
Je garde la bête à bon Dieu.

Enfin, messieurs, à mes pratiques  
Je livre, sur échantillon,  
Jusqu'aux animaux politiques,  
Qu'ils soient blancs, bleus ou vermillon.

Dans tous les partis, Dieu sait comme  
Le caméléon se consomme,  
Les moutons vont aux électeurs,  
Les taupes aux réformateurs.

Le homard plaît aux démocrates,  
Les étourneaux aux parlements,  
Le grand-duc aux aristocrates  
Et l'écrevisse aux gouvernants,  
Les aiglons aux vieux de l'empire,  
Aux anarchistes le vampire,  
Aux royalistes les dauphins,  
Le rouget aux républicains.

A pied, à cheval, en voiture,  
En ballon, en chemin de fer,  
Parcourez toute la nature  
En long, en large, en bas, en l'air ;  
Et si vous trouvez qu'il existe  
Un savant, un naturaliste  
De mon genre et de mon talent,  
Je vous promets un merle blanc.



## LE PARAPLUIE.

MUSIQUE DE THYS.

Chacun de nous, sur cette terre,  
En vers, en prose, en si bémol,  
Célèbre l'objet qu'il préfère :  
Le savant, le paratonnerre,  
Et le Chinois, le parasol.  
Pour soutenir le paradoxe  
L'esprit fort va jusqu'à la boxe ;  
Les musulmans sont étourdis

Des beautés de leur paradis.  
Un notaire est fou du paraphe,  
Un écrivain du paragraphe,  
Un frileux ne vit qu'en rêvant  
A son ami le paravent.  
Un architecte à la plus belle  
Préfèrera la parallèle,  
Et l'on verra chez un docteur  
La paralysie en faveur.  
L'amateur de ballons dispute  
La palme pour le parachute  
Et le pêcheur à la ligne est  
A cheval sur le parapet.  
Moi je soutiens, moi je parie  
Que rien ne vaut le parapluie.

Je n'en crois pas le baromètre,  
Les cors aux pieds, le mal de dents ;  
Mon almanach est un grand maître ;  
Mais sous mon bras j'aime mieux mettre  
Mon parapluie en tous les temps.  
On a beau me trouver cocasse

Je l'emporte tel temps qu'il fasse,  
S'il est douteux, c'est un maintien ;  
Et s'il est beau, c'est un soutien.  
Bref, cet ami par excellence  
Me fait l'office d'assurance  
Contre la perte du chapeau,  
Contre les rhumes de cerveau.  
S'il avait eu mon parapluie,  
Dites-moi si le vieux Tobie  
Par un oiseau mal élevé  
De ses yeux eût été privé ?  
Et que de gens dans le déluge  
Seraient échappés du grabuge  
S'ils avaient, au lieu de Noé,  
Connu Robinson Crusoé !  
Lisez l'histoire, elle vous crie :  
L'homme n'est rien sans parapluie.

De vilains noms qu'on l'apostrophe,  
Qu'on l'appelle pepin, rifflard,  
Le parapluie est philosophe,  
Tout ça glisse sur son étoffe,

Il sait qu'il est enfant de l'art ,  
De l'art d'aimer ; les amours mêmes  
Font leur carquois de son étui ;  
Les soupirs et les stratagèmes  
Conquièrent moins de cœurs que lui.  
En tout pays, un jour d'averse,  
A la beauté que l'eau traverse  
Offrez le cœur, offrez la main,  
Mieux vaut passer votre chemin.  
Etes-vous jeune, offrez vos charmes ;  
Etes-vous vieux, offrez vos larmes,  
Votre équipage ou vos beaux yeux,  
Votre fortune ou vos cheveux ;  
Offrez la mort, offrez la vie,  
La plus laide ou la plus jolie,  
Que vous soyez brun, blond ou roux,  
N'en prendra pas plus garde à vous.  
Mais vous plairez à la folie  
Si vous offrez un parapluie.

Ce qui plaisait au temps d'Hérode  
De nos jours semblerait jobard ;

Le parapluie est si commode  
Que sur terre il sera de mode  
Tant qu'au ciel vivra Saint-Médard.  
Dans le Maroc même on l'admire,  
C'est le drapeau de cet empire,  
Ce fut le sceptre et le pavois  
De feu le dernier de nos rois.  
C'est une maison portative,  
C'est même une arme défensive,  
Le chien s'enfuit quand vous l'ouvrez,  
Le voleur quand vous le fermez.  
Enfin, messieurs, je vous défie  
De faire un pas sans parapluie,  
Si vous craignez badigeonneurs  
Tuiles, tuyaux et pots de fleurs.  
Encor si c'était pot de roses !  
Mais il peut tomber tant de choses,  
Qu'on doit se dire avec frisson :  
Il peut me tomber un maçon.  
Combien de gens seraient en vie  
S'ils avaient eu mon parapluie !



The purpose of this study is to  
investigate the effects of the  
various factors which influence  
the rate of growth of the  
population of the United States  
and to determine the extent to  
which these factors are under  
human control. The study is  
divided into three parts: the  
first part deals with the  
historical development of the  
population of the United States  
from 1790 to 1900; the second  
part deals with the factors which  
influence the rate of growth of  
the population; and the third  
part deals with the future  
prospects of the population of  
the United States.

# LES FAUTEUILS.

THE FACTS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—o—

## LES FAUTEUILS.\*

Ils sont là quarante qui ont de l'esprit  
comme quatre.

PIRON.

### I

AMPÈRE.

Lui qui jamais ne paraît à son cours,  
A l'Institut on le voit apparaître ;  
On sait bien qu'Ampère est toujours  
Où jamais il ne devrait être.

\* La plupart de ces épigrammes, déjà publiées dans un journal quotidien, ont été faites en collaboration avec M. E. G.

## II

ANCELOT.

Le ménage Ancelot, par ses vers ou sa prose,  
Devait à ce fauteuil arriver en tout cas ;  
Car la femme accouchait toujours de quelque chose  
Quand le mari n'engendrait pas.

## III

BAOUR-LORMIAN.

Vous avez traduit Ossian,  
Je le plains, ô Baour-Lormian !  
Comme je plains celui qui doit un jour  
Vous traduire, ô Lormian-Baour !

## IV

DE BARANTE.

Depuis qu'au fauteuil de Voltaire  
On voit assis ce lourd historien,  
Son dossier se renverse et sa forme s'altère.  
Sous de Barante il n'est plus rien,  
Rien qu'un fauteuil à la Voltaire.

V

BERRYER.

Dans le grand discours qu'il va lire,  
Comme il parle s'il doit écrire,  
Sur Berryer on n'aura rien à dire;  
Mais s'il parlait comme il écrit,  
Sur Berryer tout serait dit.

VI

BRIFFAUT.

La preuve que Briffaut  
N'est pas un sot,  
C'est qu'il n'écrit jamais un mot.

VII

COUSIN.

Victor Cousin, je bénis ton martyre  
Et cet Index qui défend tes écrits ;  
Car le Pape à coup sûr nous aurait mieux punis  
En nous ordonnant de les lire.

## VIII

DUPIN AÎNÉ.

Ce vivant calembour, ferré sur l'escarpin,  
Devait pour tout discours dire à l'Académie :  
« Exprès pour vous je semble fait, *ma mie*,  
» Car je suis *la crouûte* Dupin.

## IX

EMPIS.

De sa couronne académique,  
Lui-même, Empis, rit de bon cœur :  
Il sait bien qu'il fut un auteur  
Comique.

## X

FLOURENS.

A l'Institut voilà Flourens placé ;  
Par ce docteur Gallinophone  
Le pont des Arts est traversé.  
De cela point ne m'étonne ;  
Les canards l'ont bien passé !

XI

GUIZOT.

Guizot fut le plus grand des hommes du pouvoir ;  
 Richelieu même est loin d'égalér son génie ;  
 Le savant cardinal fonda l'Académie,  
 Mais Guizot s'y fit recevoir.

XII

VICTOR HUGO.

.....!!!

Trois fois, hélas ! Hugo bat la campagne  
 Je ne sais où :  
 Le vent qui vint du haut de la Montagne  
 L'a rendu fou.

XIII

JAY.

O Jay, vieux grai, toi qui fis des volumes  
 Que les lecteurs n'ont jamais affrontés,  
 Tes écrits seraient plus vantés,  
 S'ils étaient ce que sont tes plumes,  
 Empruntés.



## XIV

LACRETELLE.

Au sein de la troupe immortelle  
On voit siéger un Lacrevelle.  
Est-ce le jeune ? est-ce l'ainé ?  
Pour nous c'est une bagatelle,  
Puisque chacun d'eux est mort-né.

## XV

LAMARTINE.

Ce grand rêveur sans malice et sans fiel  
N'eut et n'aura jamais que du déboire.  
En poésie il fit de l'illusoire,  
Il fut fantaisiste en histoire,  
En politique il parla pour la gloire,  
A l'Institut il se fit... immortel...  
Serait-ce encor du provisoire ?

## XVI

LEBRUN.

Schiller a fait Mary Stuart,  
Lebrun aussi... mais un peu tard.

## XVII

## MONTALEMBERT.

Il faut cent appelés pour trouver un élu,  
Aux rhéteurs de son temps a dit un jour le Verbe :  
Faisant pieusement mentir le saint proverbe,  
Montalembert au Fautcuil vermoulu  
N'est pas même appelé... pourtant il est élu.

## XVIII.

## MÉRIMÉE.

« Dans ce fauteuil où je cambre mon torse,  
» A l'Institut je me suis installé !  
» On n'a pas consulté ma force ;  
» Mais des Corses j'ai tant parlé,  
» Qu'on dut me juger sur l'écorce. »

## XIX

## ALFRED DE MUSSET.

Dans son fauteuil offrant le spectacle fidèle  
D'un proverbe vivant, de Musset prouve bien  
Que s'il figure au sein de la Troupe immortelle,  
C'est qu'il ne faut jurer de rien.

## XX

MOLÉ.

Monsieur Molé, qui pourtant n'écrit guères,  
A dû s'asseoir au classique fauteuil ;  
C'était justice : il parle en un recueil  
De *l'art d'assurer ses derrières*.

## XXI

MIGNET.

Il fit en abrégé ce que Thiers étendit ;  
Au même pré tous deux on les vit paître.  
Or, si Mignet n'est que Thiers en petit,  
On doit penser ce que Mignet doit être.

## XXII

NISARD.

Patin disait, un jour qu'il l'aborda,  
A ce docteur que Nisardus on nomme  
(Vu le talent que Nisard a) :  
« En toi l'on prend un drôle, ô Nizard, d'homme ! »

## XXIII

DE NOAILLES.

Ce descendant, qui jamais ne s'en flatte,  
De la veuve Scarron, mit sa prose en recueil.  
Nous maintenons qu'il tient du cul-de-jatte,  
Puisqu'on lui donne un éternel fauteuil.

## XXIV

PATIN.

A l'Institut Patin, grêlé de gloire,  
En nasillant récita son discours ;  
Un seul badaud composait l'auditoire :  
C'était un de plus qu'à son cours.

## XXV

PASQUIER.

Pasquier dans notre Académie  
Avait juré d'être reçu :  
C'est le seul serment de sa vie  
Qu'il ait tenu.

## XXVI

DE PONGERVILLE.

De Lucrèce et Milton, écrivain parasite,  
Pongerville est le traducteur ;  
Et ce qui fait tout son mérite,  
C'est que de rien il n'est l'auteur.

## XXVII

DE RÉMUSAT.

Au cabinet de ministre il trônait ;  
Au cabinet de toilette il sut plaire :  
A l'Institut, cabinet littéraire,  
De Rémusat, à coup sûr, convenait ;  
Car il est, comme dit Molière,  
Toujours très-bon à mettre au cabinet.

## XXVIII

DE SAINT-AULAIRE.

Saint-Aulaire est connu par ses rares mérites,  
Par son bon ton, par son profond salut.  
Il fit beaucoup pour gagner l'Institut ;  
Car il fit trente-neuf visites !

## XXIX

SAINTE-BEUVE.

De ce critique un mot eût rabattu l'orgueil,  
Si l'on avait voulu lui poser ce dilemme :  
Juges-tu mal?... alors ta folie est extrême !  
Juges-tu bien?... alors, juge donc de toi-même.  
Dans les deux cas, pas de fauteuil.

## XXX

(Narcisse de) SALVANDY.

Au Panthéon de nos gloires caduques  
Quand Salvandy pour entrer se posait,  
Son coiffeur, Pommadin, disait :  
« Prenez, Narcisse, ô vieilles nuques !  
» Et vous serez au grand complet ;  
» Vous aviez trente-neuf perruques,  
» Vous aurez enfin un toupet ! »

## XXXI

SAINT-MARC-GIRARDIN.

A l'Institut il brillera toujours  
Autant par sa présence  
Qu'il a su briller à son cours  
Par son absence.

## XXXII

SCRIBE.

Scribe le grand est de l'Académie !  
Tous les claqueurs en sont bouffis d'orgueil.  
Qui donc a pu le porter au fauteuil ?  
La *Camaraderie*.

## XXXIII

DE SÉGUR.

Philippe de Ségur a trop bien réussi  
Dans sa *Retraite de Russie* ;  
Car avant la péripétie,  
Glacés par sa prose transie,  
Les lecteurs font retraite aussi.

XXXIV

TISSOT.

Sur un cours de littérature  
Tissot met son nom... quel oubli !  
Mais que le lecteur se rassure,  
Car Tissot n'y mit rien de lui.

XXXV

THIERS.

En gros bouquins, ce petit phénomène  
Fit l'histoire de son pays ;  
A l'Institut on ne l'eût pas admis  
S'il avait fait la sienne.

XXXVI

DE TOCQUEVILLE.

De Tocqueville, un aigle mexicain,  
Pendant qu'elle était endormie  
Prit son vol à l'Académie.  
C'est, comme on dit, *un vol américain.*



## XXXVII

VIENNET.

A l'Institut, d'un air des plus affables,  
On accepte Viennet pour de l'argent comptant.  
Homme d'esprit il se prétend ;  
Et l'on n'a pas songé qu'il ne fait que des fables.

## XXXVIII

ALFRED DE VIGNY.

Homme de lettres ou de guerre,  
En troubadour civil ou militaire,  
Des camps à l'Institut il changea de quartier ;  
Et des officiers ce poète,  
Des poètes cet officier,  
Sur son habit enfin a porté le laurier  
Qui n'a pas ombragé sa tête.

XXXIX

VILLEMAIN.

La plus simple des charités  
Rendait à tous Villemain sympathique.  
Pouvait-on refuser, sans manquer de logique,  
A l'hôpital académique,  
Un professeur d'humanités ?

XL

VITET.

Monsieur Vitet le Guizophile  
Longtemps en vain convoita l'Institut.  
Il est heureux d'atteindre enfin au but  
Avant que Guizot file.

---



# SURNUMÉRAIRES ET RETRAITÉS.

## I

VICTOR LECLERC.

Au paysage académique  
Leclerc convenait à coup sûr ;  
Il eût produit l'effet unique  
Qu'on a nommé le *clair-obscur*.

## II

GUIRAUD.

Ci-gît un inconnu génie  
Qui tenta d'agrandir le domaine de l'art  
En se montrant dans l'élégie,  
Par le sentiment, l'énergie  
Et le style, un vrai Savoyard.

## III

ALEXANDRE SOUMET.

En le frappant comme la bombe  
La mort l'a rendu bien surpris :  
Il a retrouvé ses écrits,  
Qui l'ont précédé dans la tombe !

## IV

CASIMIR BONJOUR.

Quand Bonjour, quasi mort, dans son casimir noir,  
A l'Institut mainte fois se présente,  
Comme un seul homme, les Quarante  
A ce Bonjour disent : bonsoir.

FIN.

## TABLE.



### LES CIGARETTES.

	Pages.
Au Lecteur. . . . .	3
Que j'en ai vu casser. . . . .	5
Philosophie. . . . .	11
Les dix Commandements. . . . .	15
L'Allumette. . . . .	17
Excuse. . . . .	23

	Pages.
A un Huissier. . . . .	23
Le Bonbon. . . . .	29
Veuvage. . . . .	31
Sur un âne. . . . .	35
Orientale. . . . .	37
Dévotion. . . . .	39
Fruit défendu. . . . .	41
Bout-rimé. . . . .	43
Ménagerie contemporaine. . . . .	45
Les Cheveux. . . . .	47

## LES SONGES CREUX.

Bluette. . . . .	51
Le Rêve de Suzanne. . . . .	55
Dans une coquille. . . . .	57
La Danse des Elfes. . . . .	63
A deux Sœurs. . . . .	67
Le Cœur et les Vagues. . . . .	71
Nid aux secrets. . . . .	73
Baisers. . . . .	75
Alors. . . . .	79
Larmes d'homme. . . . .	83
Le Sermon. . . . .	85

## LES CHANSONNETTES.

Le Messager. . . . .	93
Marquis et Marquise. . . . .	95
Le Distrait. . . . .	99

## LES CIGARETTES.

	Pages.
Mystère. . . . .	101
La belle Cordière. . . . .	103
Pendant qu'elle chantait. . . . .	109
Ce que disent les fleurs. . . . .	111
L'Esprit des bêtes. . . . .	115
Le Parapluie. . . . .	121

## LES FAUTEUILS.

Les Fauteuils. . . . .	129
Surnuméraires et retraités. . . . .	145

FIN DE LA TABLE.













This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.

